

Stratégie d'action

Autor(en): **Richardot, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2013)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Si la technologie s'adapte aux transformations technologiques - à l'instar de ces chars M48 et T-55 à Berlin, la stratégie, elle, se révèle plus « durable. »

Stratégie

Stratégie d'action

Philippe Richardot

Membre du Comité du CHPM

La stratégie d'action est la conduite de la guerre ou d'une crise. C'est un art de conception et pas d'exécution. Les crises précèdent la guerre, ou bien constituent des guerres non déclarées. La stratégie ne change pas, contrairement à la tactique liée aux technologies. Il y a quatre grandes façons de conduire une guerre : la guerre de manœuvre, la guerre des moyens, la guerre politique et la guerre nucléaire, nouveau nom de la stratégie de chantage. Dans tous les cas, les belligérants font la guerre de leurs moyens. Accepter le contraire, c'est se faire imposer une forme de guerre favorable à l'ennemi et lui donner la victoire.

La guerre de manœuvre

La guerre de manœuvre s'appuie sur le talent stratégique et opérationnel des généraux, sur la mobilité et les qualités tactiques des troupes. Elle vise les forces de l'ennemi et ses points clés soit ce qui lui permet de continuer la guerre. C'est celle qui établit les grandes réputations militaires. Alexandre le Grand, César, Gengis Khan, Frédéric II, Napoléon illustrent au mieux l'adéquation du chef et de l'outil militaire. Des lieutenants et des troupes capables de réparer certaines erreurs du chef sont le meilleur outil de la guerre de manœuvre. La manœuvre ne joue vraiment que s'il y a une supériorité numérique locale ou tactique entre les adversaires. La supériorité numérique locale s'obtient par la manœuvre et permet de l'emporter sur un adversaire de qualité comparable ou inférieur. A nombre égal, la supériorité tactique prime sur un ennemi moins expérimenté. Les trois époques où le différentiel tactique a été le plus fort sont celles du combat par le fer (Antiquité, Moyen Age), de la conquête coloniale (XVI^e-XIX^e siècles) et des munitions intelligentes (depuis les années 1990). Elles se caractérisent par une faible usure du vainqueur. Contre la masse, quand la manœuvre ne peut obtenir la victoire par un coup décisif dès le début, elle s'enlise et perd dans la durée. La France napoléonienne, l'Allemagne des deux guerres mondiales, la Finlande contre l'URSS, le Japon face aux Etats-Unis dans le Pacifique l'ont appris

à leurs dépens. Acquérir patiemment des bases par une vaste manœuvre d'approche renverse le rapport de forces. C'est ainsi qu'Alexandre prend son temps contre l'Empire perse et s'attache à gagner des bases arrières pour renforcer sa force de manœuvre. Frédéric II agit ainsi avec la conquête de la riche province de Silésie. Par la stratégie de conquête territoriale, un agresseur manœuvrier s'attaque à la stratégie des moyens de l'adversaire tout en renforçant les siens. La question est de se maintenir dans ses conquêtes et de bien en peser leur valeur. Des gains immédiats peu défendables qui n'entament pas l'adversaire principal sont des appâts pour singe qui seront perdus.

Au niveau supérieur, dans un choc de nations, la guerre de manœuvre enrôle la diplomatie des alliances. Des alliances d'opportunité se préparent quand la guerre est imminente ou même en cours. Elles doivent surprendre l'ennemi par leur annonce, comme une manœuvre stratégique militaire. Le Pacte germano-soviétique quatre jours avant l'invasion de la Pologne surprend et paralyse les Franco-Britanniques (1939), mais pas assez pour leur faire renoncer à la guerre... La surprise caractérise la stratégie d'action qui est opportuniste, alors que la grande stratégie s'inscrit dans la durée. La grande stratégie peut aussi déboucher sur des alliances, mais plus solides, prévues avant les conflits et enregistrées dans les plans de guerre. Ces alliances débouchent sur de vastes manœuvres militaires. L'alliance de revers permet d'envelopper l'ennemi. C'est le choix de l'Angleterre contre Napoléon que de susciter par l'argent, coalition sur coalition sur le continent européen. L'alliance de revers divise les forces et l'attention de l'ennemi, gêne son unité d'action et coupe ses communications avec l'extérieur. L'alliance de masse élargit le front. L'Allemagne nazie maîtresse du continent européen a pu frapper l'URSS sur 3'000 kilomètres soit toute la frontière occidentale de ce pays (1941). L'alliance de masse divise les forces et l'attention de l'ennemi, mais ne coupe pas ses communications avec l'extérieur.

La guerre des moyens

Contrairement à celle de manœuvre, la guerre des moyens peut se développer dès le temps de paix. En temps de paix, la guerre des moyens repose sur l'économie, mais se différencie de la guerre économique par le recours au militaire. La course aux armements est la guerre des moyens par excellence. Sans affrontement direct, la Guerre froide (1945-1991) a vu le triomphe des Etats-Unis et la disparition de l'URSS, ruinée par un effort militaire insoutenable sur la durée. Le blocus est la deuxième variante de la guerre des moyens. Il essaie d'étouffer la richesse et donc les moyens de combattre de l'ennemi. Il ne réussit que si l'on est matériellement le plus fort. Dans le cas contraire, ce n'est que la stratégie du trublion, comme les deux guerres sous-marines allemandes dans l'Atlantique. Le blocus peut accompagner une guerre des moyens intégrale ou même s'appliquer en temps de paix. Dans ce cas, c'est l'arme du fort contre un ensemble géopolitique hostile ou contre un petit Etat récalcitrant. Au cours du Moyen Age, l'Eglise interdit de vendre des armes, du métal, du bois et des esclaves aux musulmans, ennemi récurrent de la Chrétienté. Cette stratégie du blocus est reprise au XX^e siècle par les Etats-Unis qui l'ont utilisé contre le Japon impérial, le bloc communiste, l'Irak de Saddam Hussein.

Lors d'un conflit militaire, la guerre des moyens consiste à écraser numériquement le plus faible. La guerre des moyens repose sur la masse humaine ou matérielle, et sur la qualité technique. Elle utilise la manœuvre, mais celle-ci n'a qu'un rôle secondaire dans la victoire. Jusqu'à l'industrie, la guerre des moyens se limitait à la guerre de masse: aligner plus d'hommes et de chevaux que l'ennemi pour le submerger. La guerre de masse veut jouer du nombre contre la qualité. Ce calcul a été déjoué par les Grecs et par Alexandre contre les Perses dans l'Antiquité. Car le principe de Végèce, «la valeur l'emporte sur le nombre,» joue dans le combat au corps à corps. Il ne joue plus autant à l'époque du combat par le feu. Napoléon et la Grande Armée sont vaincus par des forces plus nombreuses qui les ont usés dans le temps. Le feu a une capacité d'usure supérieure au fer, ce qui privilégie la masse et le matériel à la qualité. Le feu s'affirme comme le moyen exclusif du combat avec l'ère industrielle. Dans la guerre de matériel, la qualité joue moins que la masse. Durant les deux guerres mondiales, la supériorité tactique relative des Allemands s'est brisée contre la supériorité stratégique en moyens et contre leur globalité. Forts sur terre, les Allemands étaient faibles sur mer et moyens dans les airs. Leur force terrestre était néanmoins dépassée numériquement par celle des Soviétiques. Les Anglo-Américains étaient moyens sur terre mais l'emportaient nettement dans les deux autres éléments. La guerre de matériel impose la globalité pour vaincre: il faut l'emporter sur terre, sur mer, dans les airs et l'espace.

Quand l'espace de manœuvre est réduit par les masses, la guerre de position s'installe. Hormis les sièges, le premier cas d'une guerre de position à fronts continus s'est déroulé en Europe de 1915 à 1918, quand les belligérants



La manœuvre est passée, en un siècle, du cheval au véhicule à moteur, au char blindé, à l'hélicoptère en passant par l'avion de transport.





Les moyens peuvent se mesurer en fonction de leur quantité ou de leur qualité. De haut en bas: chasseurs-bombardiers *Rafale*, avion de surveillance électronique *Atlantique*, une section d'infanterie montée sur VAB, enfin exercice de débarquement à l'aide de moyens techniques du Génie.



se sont enterrés après l'échec de la guerre de mouvement. C'était la conséquence du choc d'armées millionnaires, trop nombreuses pour laisser des failles sur leur front. La Seconde guerre mondiale voit des phases de mouvement succéder à la guerre de position. Les premières semaines de la guerre en Pologne (1939) jouent sur le mouvement, avant de s'enliser dans la drôle de guerre pendant 8 mois jusqu'à mai 1940 où la guerre éclair foudroie à nouveau. La guerre de Corée (1950-1953) donne un rare exemple d'une lutte de la masse chinoise contre le matériel américain. Malgré des pertes énormes, les Chinois font reculer une petite armée mécanisée américano-onusienne. Des bombardements aériens massifs, des barrages d'artillerie très denses enravent la progression chinoise et débouchent sur une guerre de position et le statu quo. La guerre de position contraint à la surenchère humaine et matérielle. Il faut en avoir les moyens.

La guerre des moyens peut s'accompagner de manœuvre, mais celle-ci n'est que secondaire dans la victoire. Au cours des deux guerres du Golfe (1991-2003), les Etats-Unis ont déployé des armées de masse et d'excellence face à un ennemi qualitativement dépassé, numériquement inférieur, en particulier dans le domaine aérien. L'effet a été la « guerre unilatérale » voire le « tout aérien » dans le conflit du Kosovo (1999). L'écrasante supériorité aérienne permet l'exaltante chasse du faucon sur le rat. Mais, il est une guerre où le rat peut l'emporter sur l'oiseau de proie. La guerre politique ou guérilla. Face à une guérilla, une puissance peut jouer de ses moyens, à condition de ne pas restreindre leur efficacité par l'éthique. L'Histoire montre qu'une répression sauvage peut imposer l'ordre par la terreur. Par « répression sauvage, » il ne faut pas entendre des bavures telles que les condamnent les médias démocratiques de la fin du XX^e siècle. Il s'agit de villages brûlés, de pyramides de têtes, de populations mises en esclavage, de régimes policiers, de camps de concentration. Une forme de guerre contre les civils que les Turcs, les Mongols, les Britanniques contre les Boers, les nazis et surtout les communistes ont pratiqué. La répression sauvage finit par épuiser la guerre politique. Si elle a assez de temps pour réussir faute d'une intervention extérieure, elle laisse un pays soumis mais ruiné, comme l'Afrique du Sud après la guerre des Boers, ou la Russie d'après la guerre civile...

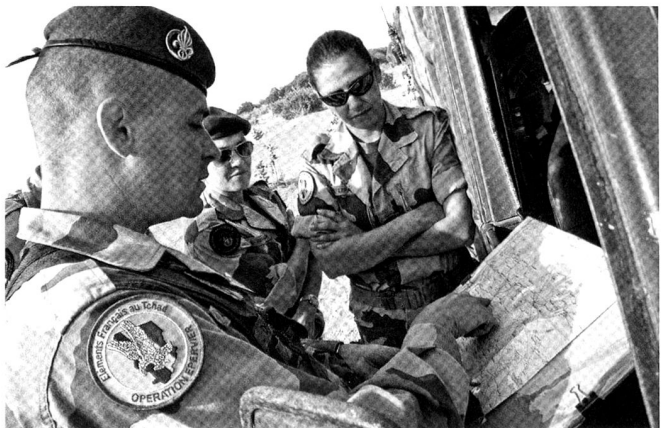
La guerre politique

La guerre politique ne joue pas sur la masse ou le matériel, ni sur l'habileté de la manœuvre d'armée. Son mode opératoire s'affranchit de la masse et du matériel et agit dans le domaine du symbolique par l'action sur les esprits. Essentiellement sinon exclusivement terrestre, la guerre politique est la moins militaire de toutes les stratégies d'action. La guerre politique s'appelle subversion dans l'offensive, pacification dans la défensive.

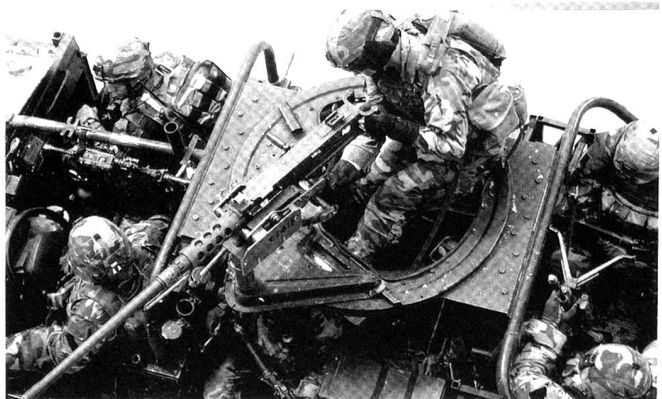
La guerre politique offensive ou subversion est surtout l'arme du faible mais pas seulement. La guerre politique offensive a deux stratégies : un coup décisif au sommet ou le pourrissement d'une situation dans la durée. Le coup d'Etat est la frappe décapitante de la guerre politique.

C'est le coup de dés du faible. En octobre 1917, Lénine et les bolcheviks réussissent avec une poignée d'hommes armés. Le vide du pouvoir politique et la capture des lieux symboliques suffisent à la victoire du coup d'Etat. Quand la réaction n'est pas immédiate, comme cela est arrivé contre Lénine, le pouvoir né du coup d'Etat se donne les moyens de rester en place. Tenir les lieux du pouvoir confère une légitimité, mais si le pouvoir n'est pas vide ou neutralisé, il y a réaction. Le coup d'Etat échoue s'il y a une réaction immédiate. La Commune de Paris tient la capitale mais le pouvoir n'est pas vide et les républicains organisent depuis Versailles une sévère répression (1871). Avec 300 manifestants rassemblés devant le Parlement de Russie et une forte obstination, Boris Eltsine fait échouer le coup d'Etat des communistes conservateurs (1991). Quand un pouvoir se succède à lui-même, le coup d'Etat réussit. Le fort succède au fort. Le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte prolonge son pouvoir par une simple proclamation et par l'arrestation des opposants à la base (1851). C'est avec légitimité qu'il se fait reconnaître Napoléon III par plébiscite (1852). Mussolini et Hitler se donnent les pleins pouvoirs après être arrivés au sommet de l'Etat à la faveur de provocations légitimantes et par l'arrestation des opposants. Le coup d'Etat n'est pas seulement l'arme des aspirants dictateurs, mais aussi celle d'une restauration ou une réforme démocratique. Au Portugal, le putsch militaire dit « Révolution des œillets » renverse la dictature salazariste et instaure la démocratie (1974). Le coup d'Etat du 13 mai 1958 porte le Général de Gaulle au pouvoir. Loin de renverser la démocratie, il la raffermi sur de nouvelles bases par un référendum. Dans tous les cas, la neutralisation des opposants est une nécessité du coup d'Etat: elle peut se faire par la force ou par la légitimité d'un vote, voire les deux. Il ne faut pas confondre la manœuvre du coup d'Etat qui utilise la force avec économie pour décapiter et remplacer le sommet avec la stratégie du coup d'Etat qui est d'attendre le moment favorable. Le coup d'Etat ne réussit que contre un pouvoir faible en perte de légitimité.

L'autre moyen de frapper au sommet le pouvoir politique est l'influence. Influencer le pouvoir politique passe par la corruption, par l'idéologie ou par l'intimidation. La corruption de personnels clés permet d'acheter une nation à moindre coût. Le seul problème est de trouver les éléments susceptibles d'être corrompus, ce qui est aisé dans un personnel politique carriériste soumis aux aléas des revers électoraux. A partir de là, le pays corrupteur peut casser une filière stratégique (armement, énergie, transport), obtenir un traité favorable ou gagner le suivisme politique chez le pays cible. Des intérêts privés parviennent aux mêmes résultats dans une « République bananière. » L'idéologie permet aussi d'influencer des personnages clés au sommet d'un Etat adverse et de vassaliser de petits Etats. Les Etats collaborateurs de l'Europe occupée par l'Allemagne, sans être forcément nazis, avaient une accointance idéologique avec le régime hitlérien, sur la triple base de l'antisémitisme, de l'anticommunisme et de l'europhisme. Pendant la guerre froide, les Etats-Unis, comme l'Union soviétique, n'ont établi leurs Blocs que par l'accointance idéologique des gouvernements. Les frontières les plus hermétiques ne



Les interventions humanitaires ou l'approche « intégrée » de l'OTAN aux opérations de stabilisation met l'accent sur la coopération civile-militaire (CIMIC). Le recours aux forces spéciales et aux drones réduit le nombre et la présence de troupes -surtout occidentales- dans les zones de conflits.



sont jamais étanches à l'influence du parti de l'étranger. C'est grâce à trois hauts fonctionnaires britanniques procommunistes que l'Union soviétique a pu obtenir l'arme atomique (1949). L'intimidation fonctionne contre un petit pays dirigé par une personne psychologiquement faible. C'est ce que fait Hitler le 14 mars 1939 quand il convoque à Berlin le président Hacha, un vieillard cardiaque. Ce dernier fait l'erreur de se rendre devant Hitler qui lui hurle des menaces une partie de la nuit jusqu'à ce qu'il remette son pays à l'Allemagne. Le lendemain, les troupes allemandes rentrent sans combat en Tchécoslovaquie.

Dans la stratégie de pourrissement, c'est la durée dans l'agression qui compte. La notoriété de l'acte, l'inefficacité



Quel est l'adversaire de demain ? Forces conventionnelles, irrégulières ou terroristes ? Peut-être aussi des civiles en armes, luttant pour leur indépendance ou leur dignité ?

apparente de la répression, le refus d'une paix définitive sans la victoire totale, une cause forte sont, avec la durée, les conditions de la victoire du faible. La guérilla et le terrorisme sont ses moyens d'action militaire. C'est une guerre d'usure sans ligne de front. La guérilla a besoin d'un sanctuaire géographique éventuellement situé à l'étranger, mais près de la frontière. Le terrorisme a besoin de cellules dispersées, hermétiques, mobiles et toujours reconstituées. De petits groupes de terroristes qui persistent sur une ou plusieurs décennies obtiennent des concessions, voire même la victoire finale. Le délai peut être ramené à quelques années face à un Etat central affaibli par une grande guerre, comme ce fut le cas de la victoire des nationalistes irlandais face à l'Empire britannique après la Première guerre mondiale (1918-1921). Pour ce type de guerre, des moyens réduits sont demandés, disproportionnés face à l'outil militaro-policier qui lui est opposé. L'autofinancement est la première condition stratégique. Le banditisme et l'impôt révolutionnaire donnent ses moyens à la guerre politique terroriste. Une aide étatique étrangère lui confère un rayonnement d'action international, voire lui permet de passer au stade de la guérilla puis du conventionnel. Cette montée au conventionnel répond au modèle communiste du XX^e siècle. Dans ce cas la stratégie des moyens prend un rôle décisif, mais on quitte la guerre politique pour la guerre de manœuvre... pas complètement toutefois. Car des revers tactiques peuvent devenir des victoires politiques quand ils démontrent que l'ennemi, fort et théoriquement maître du terrain, ne l'est pas. L'opinion doute et se retourne. Les défaites des offensives générales nord-vietnamiennes de 1968 et de 1972 ont été des

victoires politiques. La guerre politique peut transformer un échec militaire en succès politique. Le fort peut recourir à une stratégie de pourrissement mais de façon indirecte, en fomentant des troubles chez l'ennemi. Il peut le faire de façon ouverte ou couverte. Un soutien ouvert débouche sur une montée en puissance du conflit et sur une guerre de manœuvre.

La stratégie de pourrissement qui ne recourt pas à la force s'appelle la déstabilisation. Elle joue sur le pourrissement non violent ou sur une crise artificiellement créée. Le but est de changer le pouvoir en place ou de le faire reculer sur un point précis. La déstabilisation peut être l'arme du fort qui veut modifier la politique d'un pays tiers. Mai 68 a déstabilisé le pouvoir gaulliste qui disparaît l'année suivante malgré un rétablissement apparent. Les acteurs étaient des agitateurs gauchistes téléguidés par des puissances occidentales pourtant alliées de la France. Le faible peut recourir à la résistance passive qui pourrit les conditions économiques et morales du maintien d'un oppresseur. La résistance passive est une alternative à la guerre armée, mais n'en est pas moins une forme de lutte. Cette forme de lutte est indissociable des démocraties avancées. Elle est inventée par le chef nationaliste et religieux indien Gandhi contre la présence coloniale britannique. Comme toute guerre politique, elle joue sur le symbolique, alternant marches de protestations et jeûnes. Elle s'appuie sur la culture de victimisation que portent les médias occidentaux depuis le XIX^e siècle. Le but est de créer un élan de sympathie y compris chez les opinions du camp adverse. La stratégie de résistance passive frappe aussi les avantages économiques de

l'ennemi par le refus d'acheter certains produits, ou par des grèves y compris celle de l'impôt. Elle s'attaque aux structures administratives par la désobéissance civile. Entre la première campagne de désobéissance civile lancée par Gandhi (1922) et l'indépendance de l'Inde (1947), il y a 25 ans de lutte. La réussite de cette stratégie tient surtout à l'affaiblissement économique et moral de la Grande-Bretagne après la Seconde guerre mondiale. Même constat pour la réussite de la Glorieuse révolution d'Angleterre (1688) et pour la résistance de Boris Eltsine contre le coup d'Etat des communistes conservateurs. La résistance passive réussit contre une force qui doute et n'a plus les moyens matériels et moraux de l'oppression. La médiatisation télévisuelle ou internet est un auxiliaire redoutable pour qui veut déstabiliser une autorité en place.

La guerre politique défensive, ou pacification, est exclusivement l'arme du plus puissant. La puissance de ses moyens lui confère de dominer tactiquement le terrain, mais pas forcément de le contrôler moralement et politiquement. Contre la guérilla ou le terrorisme, la guerre politique de pacification consiste à isoler moralement, matériellement les forces adverses pour garder la maîtrise du peuple. Le fort en reste au stade de la guerre politique tant que ses moyens d'action restent

les services de renseignement, la police, la justice et l'action psychologique. Néanmoins, s'il veut donner toute l'ampleur à sa force matérielle, le plus puissant recourt au militaire et bascule dans la guerre des moyens, qui signale un premier échec. Piégé ainsi, il n'a plus de choix qu'entre terreur et maladresse. Comme la terreur est inconcevable dans une société encore démocratique, il ne reste plus que les maladroites qui se multiplient sur la durée. Lors d'une opération menée outre-mer, l'opinion amie au mieux se lasse et, sur place, l'adversaire se renforce de l'indignation générale. Ces conditions s'aggravent quand une armée étrangère veut pacifier une opinion attentiste sur fond d'hostilité qui couve. Les mésaventures US en Irak et en Afghanistan dans les années 2000 en sont l'illustration. Dans ce cas, le plus fort n'est pas le plus puissant. La meilleure option est de surarmer une faction, de l'appuyer du haut des airs, et de la laisser mener sa guerre sans restriction.

La guerre nucléaire ou la stratégie du chantage

Au V^e siècle, Attila le Hun recevait de l'Empire romain d'Orient un tribut annuel, sans plus avoir besoin de jeter ses hordes sur les Balkans: une stratégie de chantage réussie. Aujourd'hui, le feu nucléaire renouvelle cette stratégie. Pour son premier usage opérationnel, limité à

Le matériel et les techniques évoluent, à l'instar de ce fantassin français équipé du système *Félin*.



la destruction de deux cités d'Hiroshima et de Nagasaki (1945), il s'est montré l'auxiliaire conclusif d'une guerre des moyens contre le Japon. Dans les cinquante ans qui suivent, il empêche la Guerre froide de dégénérer en nouveau conflit mondial. Le chantage nucléaire de Moscou sur les Franco-Britanniques, les oblige à évacuer Suez et à mettre fin à une opération militaire victorieuse en 1956. Mais, c'est le chantage par dissuasion qui caractérise la stratégie nucléaire, celle du non-emploi. Par ses effets destructeurs, le nucléaire est devenu un outil politique de sanctuarisation des territoires contre une invasion conventionnelle. Il réalise une magnifique économie de forces : deux bombes utilisées en plus d'un demi-siècle, sur un stock actuel de 20'000 têtes. Néanmoins, la question de l'emploi ne peut être éludée. Le feu nucléaire est surtout favorable aux petits et aux moyens Etats, qui n'ont pas de grandes forces conventionnelles. C'est un égalisateur stratégique, car les petits Etats nucléaires sont à même de riposter aux grands. Pour eux, il a une signification défensive, soit par une frappe tactique contre les forces d'invasion, soit par une frappe stratégique contre le pays agresseur. La frappe tactique fait courir un risque sur la crédibilité d'une possible escalade stratégique, car c'est un moyen terme qui peut être compris comme un manque de résolution, plutôt que comme un avertissement. La meilleure dissuasion est celle qui oppose le « fou au fort. » Elle est tuée par l'hésitation. Le feu nucléaire annule la guerre de manœuvre et la guerre des moyens et se transforme en suicide par la réciprocité. Ce pouvoir d'annulation fonde la dissuasion. La valeur d'une première frappe d'agression est rendue peu avantageuse par la possibilité d'une riposte presque instantanée, ou par la contamination des espaces conquis. Elle reste néanmoins possible sous forme de chantage contre un pays qui n'a pas la bombe. Elle est une perspective encore plus inquiétante car plus imprévisible dans une stratégie terroriste non-étatique. Dans ces derniers cas, on revient à la guerre politique. La prolifération nucléaire limite les possibilités de chantage unilatéral, mais rend l'emploi plus probable.

Deux modes d'action pour les quatre formes de guerre

A la guerre on est vaincu par la surprise ou par l'usure. La surprise est délivrée par une manœuvre tenue secrète, exécutée de façon foudroyante avec une supériorité locale de moyens sur un point faible et décisif de l'adversaire. Quand la surprise n'est plus possible, reste l'usure. Elle est matérielle dans une guerre de moyens où l'on agit du plus fort au fort. Seule la capacité à supporter plus de pertes ou à masser un matériel écrasant donne la victoire. Le nucléaire porte l'usure matérielle à l'anéantissement. L'usure morale vient brutalement après la destruction des capacités de combat selon les deux types de guerre précédents, sinon elle est obtenue par la guerre politique. L'usure morale est le premier but opérationnel de la guerre politique. Des moyens limités imposent une action symbolique et une durée plus grande que les deux précédentes formes de conflit.

Les deux modes d'action et les types de guerre

Types de guerre	Principe d'action
Guerre de manœuvre	Surprise
Guerre des moyens	Usure matérielle
Guerre politique	Usure morale
Guerre nucléaire	Usure matérielle et morale

En conclusion

Si les règles de la défaite et de la victoire sont classiques, elles sont difficilement identifiables car les lieux, les uniformes, les armes changent, mais demeurent toujours l'arrogance ou le désespoir de celui qui veut forcer le sort. Une bonne ligne stratégique peut être trahie par l'exécution opérationnelle et tactique. Elle peut pallier la faiblesse des moyens en trouvant une voie à la victoire ou en limitant les effets de la défaite.

Ph. R.

Et que faire de la menace nucléaire, voire de la prolifération?

L'engagement d'armes chimiques dans les conflits internes -il en est question en Syrie- relance le débat sur la prolifération et l'usage des armes de destruction massives.

